Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA LIBRAIRIE DU XXIe SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Claude Burgelin

Les Mal Nommés

Duras, Leiris, Calet, Bove, Perec, Gary et quelques autres

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-109529-6

© Éditions du Seuil, octobre 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

L'ombilic du nom

« Qu'y a-t-il dans un nom ? C'est ce que nous nous demandons dans l'enfance, lorsque nous écrivons ce nom qu'on nous dit le nôtre [1]. »

JAMES JOYCE, *Ulysse*

Quelques millimètres

Proust : six lettres, une syllabe, un centimètre de graphie. *À la recherche du temps perdu*, des milliers de pages. Évidence si peu signifiante, d'apparemment si peu de portée qu'on n'y prête guère attention. Entre Proust et sa *Recherche*, il y a pourtant en commun cette histoire de lettres et de mot(s) : d'un côté, les quelques millimètres qui composent pour l'œil son nom, ce sceau apposé sur l'œuvre, de l'autre cette somme narrative, cette immense aventure de la mémoire et de la connaissance si largement déployée. Avec ce résultat dont on ne s'étonne plus : dire « Proust » sert bien souvent à nommer l'œuvre plutôt que son auteur. Chacune de ses pages dit en écho silencieux mille fois répété ce nom, cette signature. Le nom de l'auteur – « Flaubert », « Kafka »… – avale, engloutit,

1. Trad. Jacques Aubert, Gallimard/Folio, 2011 [2004], p. 305-306.

Extrait de la publication

synthétise non seulement son œuvre, mais sa façon même d'écrire, sa singularité d'écrivain.

C'est autour de ce cordon ombilical qui relie un nom propre à une œuvre d'écriture que nous voudrions tourner. L'œuvre transforme le nom ou lui donne une aura. Cette histoire, l'auteur des *Mots* l'a contée et décortiquée de façon étincelante. Le fils du tôt disparu Jean-Baptiste Sartre, s'éprouvant trop contingent, se métamorphose en « écrivain » pour acquérir, avec la gloire et grâce à elle, ce qui lui manque : une nécessité. Le renom lui donnera son nom. Transformé en « Sartre », en futur article de dictionnaire ou en chapitre de l'histoire littéraire, il pourra enfin devenir Sartre, rendre signifiant l'assemblage de quatre consonnes et deux voyelles qui le désigne. « Poulou » restait un pseudo-bâtard au nom sonnant creux, à l'inverse de celui du patriarche « Schweitzer », le grand-père maternel sûr de sa légitimité et de ses codes. C'est de ce *pater familias* verbeux qu'il reçoit le « mandat » de devenir homme-plume. Le salut de son nom, la justification de sa vie, ce nouveau « Jean sans terre [1] » l'obtiendra par les œuvres. « Névrose », pour reprendre le lexique sartrien, devenue vocation et destin.

Rêver, réfléchir sur le nom propre, c'est laisser s'allumer toutes sortes de clignotants de couleurs et d'intensités différentes, tant s'y mêlent les courants, les lueurs, les ombres. On est assailli par des images en tous sens. Un nom propre, ce peut être un lieu de mémoire. Une affaire de famille (et de sentiments mêlés). Un legs dont on est le dépositaire bon gré mal gré. Un support de légendes. Un mythe fondateur parfois délabré. Une façon de sortir du rang ou de sembler y disparaître. Un port d'attache. Un capital à édifier ou à gérer. Une lettre de noblesse, une fierté. Ou une tache. Une de nos origines qu'on est forcé d'exhiber. Pour certains, un

1. Le titre initial des *Mots* était *Jean sans terre*.

procès intenté au père. Une tragédie, quelquefois, ancienne ou à vif. Tant et tant de polarités au magnétisme variable suivant l'histoire de chacun.

Un haut lieu d'effervescence de l'imaginaire et un carrefour de contradictions. La signature, cette griffe singularisante qui le met en scène, en est comme l'aveu. Son graphe aux lignes embrouillées ou épurées révèle et biffe, proclame et rature, affiche sa teneur tout en lui donnant forme d'énigme : pourquoi tel trait, telle simplification ou ornementation ? pourquoi telle lettre boursouflée ou torturée, telle autre évanouie ou épanouie ? Il y a du palimpseste dans telle signature comme grattée ou surchargée, de la caresse dans telle autre. Une distance apeurée ou faussement désinvolte dans celles qui esquivent, maltraitent, semblent faire saigner le nom qu'elles sont tenues d'inscrire. Tous les secrets de la littérature – sens qui sollicite et se refuse, masques de la réécriture, interrogation reprise à l'infini sur les pouvoirs de la lettre, plaisir de l'énigme – s'éploient et se dérobent dans une signature.

Infini des noms, infinité des façons de les incarner. Le nom associe à des vivants et des morts. Compagnonnage revendiqué, fui, esquivé, indifférent… Cadeau du père, parfois le seul. Fardeau du père, parfois pesant, quelques graphèmes qui transmettent une mémoire souvent confuse et brouillée. Sa transmission peut se charger de parasitages, de faux sens. Chiffrées comme indéchiffrables, ses lettres peuvent être le refuge ultime de souvenirs de frontières passées, de misères ou de splendeurs enfuies, de rappels d'exils et de massacres comme de vies écoulées « immobiles, intangibles, intouchées, immuables, enracinées [1] ». Mémoire sans mémoire, c'est un secrétaire des âges plutôt oublieux et parfois gardien muet

1. Suite d'adjectifs empruntée à la dernière page d'*Espèces d'espaces* (1974) où Perec évoque ces mythiques « lieux qui seraient des références, des points de départ ».

Extrait de la publication

de quelques secrets, les brûlants comme ceux sans beaucoup d'importance. Et pour tant et tant, à la fois une source vive et une crypte murée.

Une fille, un fils partent dans la vie en gardant la mémoire – langue vive – ou la rémanence – langue presque effacée – de la façon dont les proches porteurs de ce nom ont eux-mêmes repris cet appellatif. Parfois en respectant une obligation muette de rendre à ce nom honneur et hommage, jusqu'à le brandir tel un fétiche. Mais ce point de suture entre les générations peut devenir invisible point de rupture. Reçu dans le conflit ou le défi, il demeure alors cicatrice ouverte, trace tenace d'une blessure. Chaque sujet, à chaque génération, trouvant sa manière propre d'inventer sa transsubstantiation de la substance du nom.

Pour l'exilé, le nom propre sert de refuge, d'ancrage, de témoin d'une affiliation. Ainsi que le dit Amin Maalouf, « Je suis d'une tribu qui nomadise depuis toujours dans un désert aux dimensions du monde. Nos pays sont des oasis que nous quittons quand la source s'assèche, nos maisons sont des tentes en costume de pierre, nos nationalités sont affaire de dates, ou de bateaux. Seul nous relie les uns aux autres, par-delà les générations, par-delà les mers, par-delà le babel des langues, le bruissement d'un nom. Pour patrie, un patronyme ? Oui, c'est ainsi ! » Le nom propre dont une des fonctions a été de localiser (avoir un nom breton, italien, arménien…) maintient, dans le tourbillon des exils et des migrations, cette marque d'origine qui peut prendre une valeur transcendante. L'origine perdue depuis peu ou depuis des générations devient mythe fondateur, cristallisé autour de ce seul reste, cette racine déracinée, le nom. « Comme pour les Grecs anciens », poursuit Amin Maalouf, « mon identité est adossée à une mythologie, que je sais fausse et que néanmoins je vénère comme si elle était porteuse de vérité [1]. »

1. Amin Maalouf, *Origines*, Grasset, 2004, Préface.

Extrait de la publication

Le nom propre assure d'une filiation, d'une place dans le système social et ainsi rassure, soi-même et les autres. Le nom propre, parce qu'il individualise tout en inscrivant dans une lignée, est le premier des garde-fous. Telle la fleur de lys imprimée au fer rouge sur l'épaule des condamnés de jadis, il est censé marquer pour la vie entière, tatouage difficile à porter ou dessin à peine perçu. Il est un des messages premiers que j'adresse à autrui alors même que je n'en suis en rien l'auteur. J'ai à en contresigner – définitivement ? – la teneur, fût-elle déconcertante, éventuellement un peu ridicule (ou ridiculisée). Il assigne dans une continuité et une contiguïté, celle des porteurs de ce nom, de peu de sens ou de trop de sens, mais un sens non choisi, qui peut-être circonscrit ma liberté.

La sonorité du nom – banale, bizarre, musicale, grinçante – s'impose à l'oreille. Infiniment subtiles, diverses sont les relations fantasmatiques du nom et du corps. Le nom colle-t-il à ma peau ? Est-il ma peau sociale ? Valéry disait de la peau qu'elle est « ce qu'il y a de plus profond dans l'homme[1] ». Ce qui l'égale en profondeur, est-ce le nom ? On pourrait être tenté de transposer au nom ce qui peut se dire de la peau – qu'elle est un sac, une séparation, une délimitation, une aire de communication avec autrui, une surface d'inscription, une enveloppe fragile et hypersensible. Quand un nom est « écorché », « mutilé », souvent Narcisse manque d'humour, tant le moindre arrachement d'une parcelle de cette peau verbale semble lourd de menaces virtuelles. Quel est le corps ainsi atteint ? Quel risque de désintégration affleurerait-il dès que le patronyme paraît mis en danger, ne serait-ce que par la déformation d'une ou deux lettres, voire d'un accent ?

1. Cf. Paul Valéry, *L'Idée fixe* [1931], in *Œuvres*, II, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1960, p. 215.

Extrait de la publication

Au seuil de mon for intérieur, il y a cette inscription en dessus-de-porte, cette enseigne, ce panneau d'entrée de ville, mon nom. Je le dis mien, comme s'il m'appartenait. Pour entrer chez moi, il faut passer par cette entrée-là. Passage obligé par ce sésame, cette brévissime ritournelle. Pourtant la clé d'origine en est perdue (n'en resterait que la clé sonore, une vague mélodie ?). Les lettres de mon nom ne sont en rien formule magique qui ouvrirait on ne sait quoi. C'est une porte de corne ou d'ivoire qu'on ne franchit jamais. Les Romains croyaient en des dieux du seuil. Quelle divinité mineure, maussade ou rieuse, quel génie de seconde zone, quelle miette d'un sacré oublié demeureraient-ils enfouis sous cette formulette, ce pseudo-talisman qu'est mon nom ? Ou divinité bien moins mineure, s'il est gardé souvenir que le nom propre serait, sinon « le verbe de Dieu [1] », selon la formule de Walter Benjamin, du moins son signe ou plutôt sa nostalgie ?

Au temps des pharaons, les Égyptiens croyaient que « le nom d'un individu contient les plis et replis de son destin [2] ». Il y a en tout cas du hiéroglyphe dans le nom propre. Sous sa clarté souvent banale et son étymologie dans bien des cas assez limpide (un prénom, une qualification, un diminutif, un sobriquet, un nom de lieu, de métier devenus noms propres), quelles ombres y a-t-il ? Sous son endroit, quels envers ? quels en deçà ou arrière-pays ? quelles marques ou morsures de l'Histoire ? quelles impulsions ? quels oublis ? Ces noms propres qui viennent tous les jours donner sens à notre quotidien (« je suis passé chez X », « j'ai rencontré Y ») participent de notre langue la plus familière. Pourtant, comme

1. Walter Benjamin, « Sur le langage en général et sur le langage humain » [1916], trad. M. de Gandillac revue par R. Rochlitz, in *Œuvres*, I, Gallimard, 2000, p. 155.

2. Gérard Macé, *Le Dernier des Égyptiens*, Gallimard, 1988, p. 66.

Extrait de la publication

le rappelle Freud, « les mots de nos discours quotidiens ne sont rien d'autre que magie décolorée [1] ». Mais peut-être un peu moins pâlie pour ce qui est des noms propres, vestiges d'on ne sait quels lointains sortilèges.

L'état civil a immobilisé l'orthographe et les lettres du nom propre. Je peux m'amuser à jongler avec elles, anagrammatiser tant et plus ce nom, il ne se disjoint pas. Sur cette symbolique du nom pourrait se greffer une image de pierre. Il resterait le roc sur lequel je suis bon gré mal gré fondé. Ou pierre précieuse tant il lui serait donné secrètement valeur. Sur cette pierre angulaire, mon existence s'est bâtie, de façon granitique ou plus friable, et sur la pierre, à sa fin, elle s'inscrira [2].

L'image de cette minéralisation du nom propre, l'oreille la contredit. C'est d'abord dans la bouche d'un autre que je l'entends. Sa substance sonore, aérienne et charnelle, je l'éprouve dans l'interpellation : professeur qui envoie au tableau, voix qui au téléphone s'assure de mon identité, ami qui me hèle… L'appel est plus secret ou subtil, quand le nom est non plus ouï, mais vu, lu. Ombre de trouble, rêverie sans contours, lorsque nous voyons imprimé, par exemple à propos d'un ascendant, ce nom qui est le nôtre. Ou gravé sur un tombeau. Quand cet appel n'est pas porté par une voix que j'entends, quelle apostrophe silencieuse parvient-elle jusqu'à moi ?

Mais on ne peut s'empêcher d'instiller une ombre de dérision devant la tentation de la grandiloquence ou du fétichisme concernant le patronyme. Il ne s'agit que de

1. Sigmund Freud, « Traitement psychique (traitement d'âme) » [1890], in *Résultats, idées, problèmes*, t. I, PUF, 1984, p. 2.

2. La pratique de plus en plus répandue de la crémation tend à faire disparaître la pierre tombale – et avec elle toute une symbolique et tout un imaginaire.

quelques lettres composant un nom partagé souvent avec pas mal d'autres. Un parmi tant dans le grand annuaire des noms. Un nom transmis et appelé à être transmis à son tour. Dans la plupart des traditions européennes, un nom qui n'est qu'une copie : mon nom copie celui de mon père qui était lui-même copie du sien, etc. Ce n'est qu'au prix d'être réellement « transmis » qu'il cesse d'être une « copie ». Reste que l'original est perdu. On n'a plus que cette copie comme *ad infinitum*. Bienfaisante ironie du nom propre ?

Dans le signifiant opaque du nom propre se croisent et s'entrelacent en nœuds serrés les symboles et les fantasmes de l'origine et de la mort, du destin et de la liberté, de la transmission et de l'autonomie, du corps et de la lettre. Ces poids bien lourds, le rire ou le sourire les allègent. Le nom propre est terrain de prédilection du calembour, de l'altération moqueuse, de l'abréviation expéditive. Ou du quolibet meurtrier, devenant cible assassine ou piège mortel. Ce peut être une citadelle de l'orgueil ou de la vanité tout autant que ce qui la ruine. Et les stars du ballet névrotique – obsession, hystérie, phobie, paranoïa… – viennent se faufiler sur cette scène suréclairée que sont les lettres du nom.

Voici, dira-t-on, bien des circonvolutions pour une « étiquette » qui pour tant et tant ne semble guère poser de problèmes[1]. Noms de mémoire légère, affichés dans une relative indifférence. Ou avec fierté, surtout s'ils soutiennent un imaginaire d'appartenance à une tribu et à sa mythologie. Pourtant, dès que l'identité se trouble, que la transmission des ascendants se brouille, que le ciment du nom semble se lézarder, cet emblème se fait aiguillon transperçant, point de

1. Le pataphysicien François Caradec résout plaisamment ledit problème, rappelant qu'« on porte tous le même nom à quelques lettres près ».

Extrait de la publication

coinçage, part d'un tourment. Au bout du compte, il vient souvent s'inscrire sur des registres divergents dans la conscience ou la mémoire. Être, à l'image de nos appartenances familiales, en même temps drapeau auquel on se rallie et écriteau qu'on voudrait mettre à distance. Tout propos généralisant sur le nom propre tourne vite court, tant il est devenu, dans nos sociétés, affaire personnelle et histoire singulière [1]. Ce qu'à l'origine il n'était pas ou à peine, lorsqu'il était d'abord marque d'appartenance à un village, une aire de quelques lieues, un clan.

L'histoire sociale et politique a fait que le nom est devenu, notamment depuis la Révolution et l'institution de l'état civil, « ce lieu géométrique où, dans l'expérience concrète et quotidienne de chacun, s'articulent sphère privée (individuelle et familiale), sphère publique (espace de la citoyenneté et de la civilité) et rapport aux structures étatiques[2] ». Qu'un élément de ce trépied vienne à défaillir, de l'intérieur ou de l'extérieur, et ce lieu géométrique devient instable. Qui se croit ou se voit stigmatisé comme « mal » nommé trébuche. Et c'est au risque d'un excès de colle ou d'un trop grand décollement [3] que le nom propre identifie/rattache ou différencie/détache.

1. Dans *Sarinagara* (Gallimard, 2004), Philippe Forest poursuit ainsi la phrase de Joyce citée en exergue de ce chapitre : « Qu'y a-t-il dans un nom ? Tous nous nous le demandons, recopiant dans l'enfance ce nom dont on nous dit qu'il est le nôtre et dont nous cherchons alors à deviner quels présages contiennent la suite sonore de ses syllabes, le dessin des lettres qui le forment. Et l'on veut signifier ainsi, contre toute vraisemblance quand d'autres l'ont porté ou le porteront après nous, que notre nom n'appartient qu'à nous, et qu'il restera à nous, même quand l'âge aura fait changer jusqu'à la forme de notre corps, de notre visage et qu'enfin tout ayant été rendu au néant restera de nous cette seule inscription sur un registre de l'état civil ou la stèle d'un cimetière : un chiffre laissé pour rien parmi les signes », p. 112.

2. Nicole Lapierre, *Changer de nom*, Stock, 1995, p. 39.

3. « Le Nom rattache et détache dans le même temps ; mais ce n'est pas sur le même plan qu'il rattache et détache. Vous tirez de ce côté-ci : tout se défait. Vous tirez de ce côté-là : tout se resserre » – au risque de

Extrait de la publication

Femmes et hommes n'ont sans doute pas les mêmes élaborations autour de leur nom. Jusqu'à récemment, les femmes changeaient de nom avec le mariage. Avec quels effets imaginaires ? quelles attentes ou déceptions concernant ce nom de *vita nova* ? quels jeux ou dissociations entre ces deux nominations ? « Quel nom prendre pour écrire ? », s'interroge Nancy Huston, « le vrai nom du père ? le faux nom du père ? le vrai nom du faux mari ? Comment accoucher d'une œuvre si l'on ne sait même pas comment la baptiser [1] ? » Comment un propos sur le nom ne serait-il pas configuré ou infléchi par le genre de qui l'énonce ?

Nom d'écrivain, nom de l'écrivain

Sartre a illustré avec virtuosité et une âpre passion la ressemblance du livre avec la pierre tombale et en a tiré toute une mythologie. En lieu et place du nom gravé du défunt, s'inscrit celui de l'auteur. Avec ce même et muet appel à la postérité : que, par- delà la mort, survive son nom. Plus que d'autres, l'écrivain rêverait à sa destinée à partir de sa tombe imaginaire. Toute aventure d'écriture viendrait se nouer tôt ou tard, par un biais ou un autre, à cet écrit premier, le nom (sitôt né, on est consigné sur les registres) qui est aussi l'écrit dernier, l'énoncé gravé sur le tombeau. Importerait moins ici la teneur de tel ou tel livre que le fait même de fixer sur le petit cercueil du livre son patronyme.

Écrire serait donc métamorphoser l'épitaphe sans en changer

« s'étrangler au nœud coulant de son propre nom », Philippe Bonnefis, *La Chose capitale. Essais sur les noms de Barbey, Barthes, Bloy, Borel, Huysmans, Maupassant, Paulhan*, textes réunis par Ph. Bonnefis et A. Buisine, université de Lille 3, 1981.

1. Nancy Huston, *Journal de la création*, Babel, 2001 [Seuil, 1990], p. 305.

la teneur. Faire danser ou buissonner lettres, mots, images, idées, afin qu'au moment où le tombeau se clôt, la banale inscription gravée (un prénom, un nom, deux dates) se soit transformée en une inscription d'un autre ordre : celle qui s'est tracée sur la muraille invisible des siècles. « C'est sur sa tombe, après bien des péripéties d'écriture où le nom propre a été ballotté, différé, que l'écrivain demande que son vrai nom soit enfin inscrit [1]. » Écrire pour qu'enfin s'inscrive son « vrai nom », celui qui signerait « de l'intérieur » ? Un nom qui se serait métamorphosé tout en gardant même apparence.

Au mythe sartrien opposons le mythe camusien. Le mythe légendaire dans la trame duquel se glisse Albert Camus, fils d'un père absenté de la mémoire et d'une mère dépourvue de mots, en devenant « le premier homme », hante sans doute plus d'un écrivain. Devenir un être inaugural, restaurant le nom de ce père et le gommant d'un même mouvement. Ou, autre variante, se faire fils de la littérature – en éliminant *ipso facto* des liens généalogiques jugés trop restreignants. Lisant ou relisant « Flaubert et Jules Verne, Roussel et Kafka, Leiris et Queneau », Georges Perec parle de la jouissance « d'une complicité, d'une connivence, ou plus encore, au-delà, celle d'une parenté enfin retrouvée [2] ». Ces parents ou ces aïeux de substitution, eux, ne sont point partis en fumée ou éclipsés dans le néant. En s'affiliant – par le coup de force d'une prédation ? un vol de parenté ? – à cette cohorte des écrivains qui portent des noms qui, eux, scintillent, inscrits dans le marbre de la durée.

Images de naissance, de renaissance, de substitution ou d'affirmation de parentés, d'affiliation secrète à l'ordre de la mort… Dans leur enchevêtrement, ces images viennent se

1. Jean-Claude Mathieu, *Écrire, inscrire. Images d'inscription, mirages d'écriture*, José Corti, 2010, p. 19.

2. Georges Perec, *W ou le Souvenir d'enfance*, Denoël, 1975, p. 193.

Extrait de la publication

nouer au même point de capiton : le nom. Et jouer sur la déhiscence invisible qui se produirait à l'intérieur même du nom. Être Untel sans être plus tout à fait Untel. Le nom du père était quelconque, on l'escamote sans l'escamoter, puisqu'on en fait briller la lettre. Mais derrière « Marcel Proust », le fils du docteur Proust s'est éclipsé. Une invisible mais infranchissable frontière sépare maintenant « Proust » auteur de Proust fils de… Comme en un tour de magie, on fait disparaître ce nom pour mieux le faire ressortir magnifié, nimbé d'un rêve d'immortalité. Ou, parce que don des morts, legs (unique ?) des aïeux, on tente de le sauver. *W ou le Souvenir d'enfance* où Perec se fait descendant des écrivains qui ont été pour lui des passeurs-transmetteurs est – aussi – le livre où il ne cesse d'incorporer à son écriture, telle une « marque indélébile », l'ombre des siens. Pour devenir pleinement fils de ses parents, se faire fils de la littérature.

Quelquefois ces aïeux, ceux demeurés d'éternels blessés sur les bas-côtés où le sort les a jetés, sembleraient demander des comptes, espérer une réhabilitation. Çà ou là, des fantômes s'agiteraient dans les lettres d'un nom. Hamlet porte le même nom que son père… Réfugiés en ce seul abri du patronyme transmis, incontestable trace de vies oubliées, ils y demeureraient en souffrance. Télémaque, le fils en quête du père, Antigone, qui veut donner sépulture aux siens, accompliraient sans doute aujourd'hui leur mission en devenant écrivains. Bien des livres ne sont-ils pas écrits pour mener à bien un devoir de sépulture ?

Conquérir par la maîtrise du verbe comme un nouveau nom. Parce que tracé de traces, inscription, parce que les bibliothèques demeurent, vaille que vaille, des symboles de durée, le verbe « écrire » est porteur d'images de survie, de vie superlative. Le mythe de la gloire littéraire et de la continuité de la littérature, si délabré soit-il, reste encore un des

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication